

## **« L'intelligence Un don commun souvent gâché ? »**

**Georges Botet Pradeilles**  
Docteur en psychologie

**Dominique Drillon**  
Professeur de Management  
Psychanalyste

### **Résumé**

Intelligence vient du latin « *intellegentia* » ou la faculté de comprendre, dérivé du latin *intellegere* signifiant comprendre. Le préfixe *inter* (entre), et le radical *legere* (choisir, cueillir) ou *ligare* (lier) suggèrent essentiellement l'aptitude à relier des éléments jusqu'alors séparés. On peut dire aussi que « L'intelligence est l'ensemble des facultés mentales permettant de comprendre les choses et les faits, de découvrir les relations entre eux et d'aboutir à la connaissance conceptuelle et rationnelle (par opposition à la sensation et à l'intuition). Le concept d'intelligence est bien souvent décrit comme la faculté d'adaptation à des situations nouvelles. Il existe une multitude de formes d'intelligence. L'intelligence pratique est la capacité d'agir de manière adaptée aux situations. Elle s'oppose (ou complète) la compréhension conceptuelle qui utilise un système de codification diversifié, c'est l'intelligence conceptuelle, inséparable d'une maîtrise du langage. Ce dernier permet le raisonnement du plus simple au plus complexe du concret à l'abstrait. C'est alors une opération mentale d'analyse d'une situation, d'un objet, d'une idée, permettant d'établir les relations entre les éléments. Enfin, l'ensemble constitue la connaissance, le savoir.

Définir l'intelligence n'est pas simple, car l'homme a cette capacité de non seulement comprendre mais aussi de créer sans cesse et de remanier ses savoir-faire et ses souvenirs. Pour cela il utilise sa mémoire, sa concentration, sa capacité de construire et déconstruire des idées. D'où vient-elle ? Comment elle se construit, évolue, se transmet ? Est-elle innée ou acquise ? Sur ce point que penser des banques de spermatozoïdes certifiés issue de surdoués ? Vont-ils permettre de donner vie à un nouveau surdoué ou est-ce une imposture ? La capacité différentielle d'adaptation humaine par l'anticipation et l'évocation a-t-elle une limite ? Va-t-on vers un homme nouveau à la mesure de l'extraordinaire développement technologique et des apaisements des échanges mondiaux par des progrès de conscience ? Autant de questions que nous allons approcher en croisant les connaissances des neurosciences avec les connaissances psychanalytiques.

**Mots clés :** Intelligence, pulsion, prise de risque, trouvaille, équilibration majorante, réversibilité de la pensée, psychanalyse, mues et mutations du Moi.

## 1. L'intelligence, une fonction humaine spécifique et subjective hors norme : comment la définir ?

Il est sans doute aussi vain de vouloir définir l'intelligence que d'imaginer pouvoir se l'approprier volontairement à l'occasion pour un usage avisé. Cette émergence singulière s'approprie peu et même parfois dérange. L'intelligence est cependant commune. Elle peut se manifester chez la plupart d'entre nous de manière plus ou moins patente. Elle est une échappée hors des convictions, des habitudes et des certitudes. Elle trouble même cette paix des moments où l'on imagine avoir trouvé la perfection, voire le bien être. Dès l'enfance nous aimons l'aventure des jeux créatifs, parfois transgressifs, comme l'usage des mots subversifs et des propositions où nous surpréons l'autre. Cette capacité s'observe à différents degrés selon l'éducation que l'on a reçue et les principes culturels qui nous font référence. Son signe précurseur est l'attitude réflexive traduisant une prise de distance du jugement qui diffère l'engagement de l'acte.

Les psychologues comme Wallon (1942) et Piaget (1936) décrivent la construction de l'intelligence chez l'enfant selon des stades bien définis où le corps et l'esprit découvrent par l'activité les relations observables entre le sujet et son environnement. Piaget nous définit ce processus : « *L'intelligence ne débute ni par la connaissance du moi, ni par celle des choses comme telles, mais par celle de leur interaction. (...) Elle organise le monde en s'organisant elle-même.* » Wallon souligne l'importance de l'imitation qui « s'intériorise » peu à peu dans la formation des conduites. Au terme de l'enfance la pensée formelle permet d'imaginer le possible hypothétique au-delà de ce que l'on connaît et maîtrise. Elle anticipe les résultats d'actions possibles et s'applique à inventer des moyens et des outils. Les processus d'assimilation du connu et d'accommodation à l'inconnu sont constants et s'appuient mutuellement. La connaissance se dégage de l'infinie variété figurative où l'on reconnaît et s'approprie conceptuellement les formes, les propriétés sensibles, les régularités répétitives, les catégories, les proximités et les différences. L'activité par ses explorations donne au perçu cette structure d'équilibrations majorantes successives où chacun prend ses repères et définit ce qui lui fait utilité et sens. L'image mentale et le langage conservent ces représentations évolutives qui concernent certes l'objet, mais également les situations et les relations. L'enfant agit et théorise. Le temps, l'espace, l'ordre, le nombre et les signifiants du langage viennent construire un appareil cognitif de prise de mesure et de pouvoir sur l'environnement. Cette organisation concerne tout le champ du perceptible et même du sensible, du virtuel et de l'évoqué. Freud nous révéla avec la psychanalyse les étranges théories sexuelles de l'enfance. L'imaginaire entretient sans cesse les aspects figuratifs et opératoires évolutifs d'une reconstruction intériorisée imagées et sémantique de l'ensemble du « monde connu ».

L'activité cognitive évolue sans cesse. Piaget eut l'intuition qu'il fallait pour les échappées de l'intelligence que ses processus soient réversibles pour éviter que l'esprit ne s'arrête à des certitudes et des croyances rassurantes. Pour notre espèce, marquée par la longue immaturité et les dépendances de l'enfance, consciente de son état mortel et vouée à l'incomplétude sexuelle, l'avenir est toujours incertain et le souci du lendemain nous précède sans cesse. Rien n'est acquis. Nous remanions sans cesse les traces des constructions cognitives de l'enfance et de nos représentations relationnelles et émotionnelles dans ces « souvenirs écrans » où les blessures elles-mêmes se referment dans cette résilience qui permet de nouvelles élaborations.

Mais une résistance au changement s'oppose aux créations de l'intelligence. L'équilibre interne n'aime pas les mises en tension. Le maintien homéostatique nous porte à oublier ce qui nous trouble et privilégie l'état que l'on voudrait durable, les repères stables, les fins heureuses attendues des idéaux, des espérances et des liens. Il faut être sérieux et grandir selon les critères raisonnables de notre environnement familial et social. Savoir et faire se diplômement selon les signes symboliques, dûment définis et attendus, qui campent leur homme dans sa société avec cette compétence dans les pratiques normatives et conformes aux usages en cours.

Entre le fonds pulsionnel qui pousse le désir vers ses objets et les valeurs sociales et parentales intériorisées, l'intelligence est la prise de risque qui anime le Moi pour découvrir, construire et reconstruire dans l'inconnu tout en fouillant dans les anciennes expériences. On ouvre les tiroirs du préconscient pour redécouvrir les anciens jeux et les émotions dont la réactivation génère de nouveaux possibles. C'est bien cela que le dispositif psychanalytique sollicite par la libre énonciation des représentations fantasmatiques issues de notre enfance enfouies dans l'inconscient. Cela induit un effort cognitif réflexif de reconstruction qui aboutit à l'énonciation. Nous entrons parfois alors dans le hors norme à l'écart du chemin balisé du raisonnable convenu. L'expression « *faire preuve d'intelligence* » traduit certes le bon sens, mais aussi le dépassement plus spontané qu'intentionnel des conduites ordinaires. Cette aventure de l'esprit mène le désir humain au-delà de ses objets eux-mêmes dans cette transgression des limites usuelles. Un nouvel usage apparaît. Nous allons nous découvrir inégaux dès l'enfance dans cette capacité de transcender les schémas acquis.

Nous voici enfin adultes pris entre la tentation intelligente d'inventer au fil du désir qui nous tient depuis les jeux de l'enfance et le souci rigoureux d'obéir aux impératifs définis par l'entourage, les contingences du moment et les repères de la rationalité. La compétence que l'on affiche sur nos profils et nos curriculum-vitae nous tient et nous corsete certes dans les formes correctes reconnues. Le cadre, la norme et le projet sont proclamés partout comme nécessaires. Mais par les failles qu'ouvre l'intelligence, on se réalise sans doute mieux et découvre le plaisir d'être, et celui, plus profond, de ne pas être seul par le partage de la

démonstration et de la découverte. Nous sommes alors dans jeu incessant guettant de nouveaux possibles au-delà de la régularité des pratiques conditionnées et sûres. La termitière, la meute et le troupeau ignorent cette jouissance pulsionnelle. L'ordre nous est antinomique ; il nous faut troubler le cours traditionnel des choses. Paul Valéry (1945) affirmait la nécessité pour l'esprit de cette subversion des conformismes marchands et politiques de la mondialisation montante qu'il pressentait. Le médiatique formel nous emprisonne de plus en plus. L'humain conditionné par l'image et le discours de la mode et de la tendance devient consommateur séduit et crédule, travailleur besogneux lié à sa fonction et écrasé par la multiplication des formalismes procéduraux et réglementaires. Chacun devient soucieux de son statut et de ses droits, électeur déléguant la responsabilité à l'élu et au service public, et enfin objet de la sollicitude médicale et sociale lorsqu'il décline. Il y a là sans doute une dépossession de cette dimension subjective où chacun se conforte dans une identité et une appartenance. Cela fait peu de part active à l'intelligence et aux satisfactions d'être, de découvrir et de partager...

Le bon pédagogue, peu complaisant, pousse comme Socrate son élève à franchir les seuils épistémiques où il se satisferait de la connaissance suffisante du moment. Nos écoles inspirées par des idéaux égalitaristes sociaux et démocrates se réjouissent de la moyenne pour tous. Cela convient pour notre époque relativement paisible où les guerres, les épidémies, les famines et la violence des pouvoirs en place sont en déclin. Chacun se satisfait d'une logique modérément créative et passivement consumériste. Devenir « meneur d'hommes », ce qui convient également aux dames, demande aujourd'hui peu d'imagination. On se contente de chefs opportunistes, souvent de petit esprit, soucieux de formalismes et forts d'un savoir authentifié par diplôme ou CV. Ils assurent, souvent à la limite de l'évitement, une maîtrise contrôlée des situations et des états. Nous aurons là souvent, « in fine », des conduites latentes de résistances aux initiatives et de déroboade plus que de trouvailles, de plaisirs et d'échanges. L'intelligence demande une implication réelle dans un jeu du désir impliquant l'altérité où l'on entretient la réciprocité avec le semblable. Un vétéran des dernières guerres continentales et coloniales définissait ainsi l'intelligence : « J'ai presque toujours réussi à ramener mes hommes vivants. » Peut-être au paléolithique savait-on se donner de tels Chefs ? Certains maires de village sont réélus à la quasi- unanimité sans le secours formel de l'appartenance politique à un parti.

L'intelligence fait surprise. Elle se fraye un passage dans le mouvement affectif du sujet qui le pousse à agir selon ses déterminations inconscientes ou préconscientes. Cet engagement cognitif est à la source même du processus d'adaptation humain qui passe par l'émotionnel vers l'invention. Il échappe en majeure partie aux logiques réductrices du Moi raisonnable, conscient et besogneux, soucieux « d'appareiller » la réalité de manière utilitaire liée à son souci d'image et de résultat. L'intelligence lance les dés du jeu où le Moi se subvertit dans le jeu de hasard nous suggérait Lacan (Le Moi dans la théorie de

Freud, *Le Séminaire* livre II, 1980, Seuil). La littérature psychologique de notre temps et le rabattement scientifique sur le comportemental ne savent nous concevoir que parfaitement raisonnables ou plus ou moins fous. La liberté d'errance est le domaine du roman et du cinéma. Mais personne ne se conduit en fait de manière scientifiquement correcte. L'intelligence maintient ouverte cette part risquée du désir qui rend la vie acceptable dans la saveur ambiguë de l'aléatoire du jeu. Les formes convenues engendrent l'ennui et sont finalement mortifères. Rien n'est plus normativement désespérant que les courriers du cœur lénifiants et le conseil professionnel judicieux. L'humain n'est vraiment en sécurité que dans ses cimetières. Il faut certes des pratiques convenues, car nous sommes voués aux rituels de la vie sociale. L'intelligence est anarchiste. Elle résiste à ces ennemis de l'esprit que sont croire, obéir, se conformer et prendre parti. L'intelligence est faite de la vigilance et de l'à-propos qui tiennent le jeu toujours ouvert face au changement des situations et au désir, manifeste ou supposé, de l'autre. L'objet, toujours contingent, n'est que le prétexte qui tient l'esprit en éveil. Dès qu'il devient enjeu, il nous emprisonne et nous voue à en demeurer gardien dans des positions figées. Les pratiques actuelles de l'accompagnement personnel ou professionnel, de la psychanalyse au management, révèlent d'abord la souffrance d'un sujet soumis à sa forme matérielle objective, définie et prévisible, voire réparable, sans points de fuite intelligents. L'intelligence répond à posteriori aux impuissances et aux impossibilités douloureuses issues de l'expérience névrotique infantile où les moyens ne savent s'accommoder aux buts.

La pratique psychanalytique, par son dispositif, exclut l'acte et l'objet pour laisser au sujet une liberté imaginaire et sémantique inédite. Nous ne sommes riches que d'objets volatils dont la valeur dépend des marchés fluctuants. La transgression intelligente restaure le sujet dans de meilleurs repères symboliques au-delà des contraintes, toujours insatisfaisantes à terme, de la matérialité. Les professionnels de l'humain qui prennent en charge l'homme social et économique nouveau, que l'on voudrait combler dans un fonctionnement idéal, voient monter en lui une souffrance inédite. Ce n'est plus seulement celle d'un besoin pressant qui pourrait être satisfait par des réponses matérielles, ou apaisé par un souci éthique et social opportun. Un nouveau jeu social procédurier et pointilliste, qui se voudrait pourtant raisonnable et rassurant, désespère le sujet avant les échappées belles de l'intelligence. Elles ne sont pas données à tous. Le monde d'aujourd'hui n'y est pas favorable. On assiste au naufrage collectif de l'espoir idéaliste des solutions politiques et on se lasse vite des nouveaux jouets issus de la flambée des technologies. La création et l'émerveillement, même modestes, nous échappent de façon générale. Les plus désespérés n'ont que le recours de pratiques mystiques pour restaurer le monde imaginaire vidé de sens par la démythification scientifique.

L'esprit portait jadis à traverser les espaces hostiles vers une meilleure vallée dans un partage constant avec sa tribu, à imaginer l'au-delà qui nous gardait les défunts, à représenter ses rêves comme témoignages d'un au-delà transcendant la réalité

et même la mort, à inventer des solutions ingénieuses à chaque manque du jour. Vivre demandait du talent. Comment retrouver cette formidable créativité là où les cadres organisationnels, et les technologies, dénie l'imaginaire, ont réponse à tout, et exigent notre propre perfection selon leurs règles mécanistes ? L'humain se nivelle dans la conformation des esprits et la parcellisation des besognes. Le culte du suffisant, de l'efficacité opérationnelle et de la moyenne étouffe l'intelligence. Elle en devient superflue. Le clan se soutenait de l'excellence de ses leaders face à l'adversité constante et destructrice de la nature et des semblables. Dans les périodes troubles, il se levait souvent de la masse une intelligence lucide qui ranimait l'énergie collective.

Le discours politique est aujourd'hui médiocre. La logique démocratique du plus grand nombre à séduire induit une objectivité nécessairement fallacieuse du moment peu portée à l'intelligence. L'intelligence sert d'abord l'idée créative avant d'envisager le bénéfique immédiat et apparent pour l'individu, la caste ou le clan ou simplement le « politiquement convenable ». Avec la remise en jeu permanente du désir, l'intelligence émerge de la souffrance structurelle et va à la découverte. Il faut dix folies pour une trouvaille. Ce qu'elle révèle nous prolonge et devient nôtre. Posséder importe peu. Après la percée aventureuse la compétence peut alors s'installer ; il lui faut des terres conquises à exploiter. Peut-être jusqu'à l'épuisement. Le sujet désirant se trouvant un objet est en quête d'une place imaginaire qui ne soit pas numérotée. Il s'identifie aux concepts du professeur, si celui-ci l'inspire par ses excès et sa poésie. Il en va ainsi de la découverte par l'enfant du dessin et de l'écriture. Les prémisses de l'intelligence créatrice sont des instants magiques. Archimède eut la prémonition dans son bain de l'annulation de la pesanteur. Dès que l'on connut mieux les pouvoirs de l'air, il fallut se faire aviateurs. Le plaisir de créer et la jouissance de l'esprit précèdent et mobilisent l'exécution et la formalisation qui ne sont que maîtrise des propriétés. Sans jubilation émotionnelle et cognitive, le désir se donne d'autres buts ou s'éteint. Si à son centième vase l'artisan potier n'est pas dans le même plaisir du geste que pour le premier, il va lui falloir réinventer de nouvelles formes. Son intelligence les imagine déjà. Son préconscient en possède les matrices et les ébauches. Cette liberté n'est ni de principe, ni de droit. Elle ne se donne pas, il faut la prendre. Elle vient des profondeurs d'une histoire faite de continuité humaine où l'on se constitue, et peut-être même où l'on se perpétue. Paul Valéry écrivit : « *O ma mère intelligence de qui la douceur coulait* ». Il précise dans le même poème : « *Et délicieusement docile à la connaissance du suprême apaisement je touchais à la nuit pure, je ne savais plus mourir* ». La transcendance est là. L'esclave Grec se faisait parfois philosophe et le berger poète. A l'ombre de Paul Valéry, Brassens déclarait : « *Quand je veux créer, je cherche en moi des choses qui ne semblaient pas être en moi ! C'est peut-être cela l'inspiration, nous sommes tous intérieurement riches, mais ce sont des richesses muettes.* » L'intelligence s'ose. C'est peut-être le seul exorcisme du néant promis. Il importe que cela ne se raréfie pas. Chacun a éprouvé le plaisir d'avoir un partenaire, un collaborateur, un dirigeant intelligent doté de cette réflexivité réversible et transcendante qui caractérise l'intelligence et permet l'audace des

détours astucieux. Cela tranche avec ces redoutables compétences garantes de positions de savoir faisant autorité mais également barrière au changement et à la transformation. Le talent et l'art du jeu transcendent les certitudes du laboratoire ou de la recherche par ces traversées des « seuils épistémologiques » que pointait Bachelard où s'enracine souvent l'académisme. Le psychanalyste verra parfois le Moi se déprendre de ses circularités narcissiques et s'ouvrir au partage transférentiel.

## 2. L'intelligence une variable différentielle mesurable ?

Parler de l'intelligence, c'est faire référence d'abord à Binet, qui a fait des études juridiques, puis de sciences naturelles. Comme Freud, il s'est initié à l'expérimentation avec Charcot, à la Salpêtrière. C'est là qu'il découvre l'hypnose et la suggestion. Binet a défini la psychométrie expérimentale comme « *l'art d'imposer aux opérations de l'esprit la mesure et le nombre* ». Binet va chercher les différences individuelles, les décrire et les contrôler chez des sujets ordinaires, mais aussi chez des sujets exceptionnels : *les enfants anormaux et des individus « subnormaux » ou possédant des qualités hors du commun : calculateurs prodiges, joueurs d'échecs, écrivains prestigieux, gens de théâtre, (...)* La question qu'il se pose à propos des enfants anormaux est capitale. *Ce qui les distingue des enfants « normaux » est-il une différence de degré ou de nature ? Mais alors comment définir, de façon générale, la notion de différence, et comment évaluer une différence, quelle qu'elle soit ? L'épineux problème de mesure en psychologie...* Comme Piaget plus tard, Binet prendra ses filles comme cobaye. *Binet a soumis les deux fillettes à ses expériences. Les expériences sont nombreuses et variées : épreuves de mémoire, d'imagination, d'attention, description d'objets, etc. Mais « le but principal de ce livre est d'étudier dans l'idéation ce qu'il y a de personnel en chacun de nous ».* *L'analyse expérimentale de l'intelligence (1903) précède la construction de l'échelle métrique, introduisant la différenciation individuelle. La publication des « Enfants anormaux » précède « Les idées modernes sur les enfants » (1911). Ainsi Binet passe-t-il de la description purement qualitative à une opération de mesure et de la pédagogie des débiles mentaux à celle de tous les enfants... Au temps de l'analphabétisme, seuls se remarquaient les pauvres d'esprit les plus démunis : anormaux d'hospice et idiots de village... La débilité mentale est fille de l'enseignement obligatoire, lui-même conséquence des exigences de la société démocratique et industrielle ».* Binet établit une distinction dans l'évolution de l'intelligence chez les enfants. Il classe les réponses : d'un côté le descripteur, l'observateur, de l'autre l'émotionnel. Il associe ces formes d'intelligence à une classe d'âge. Cette typologie perdure malgré une analyse plus fine dans les résultats aux tests de l'intelligence. Une mise en perspective, individualise l'aspect clinique des épreuves. Elle nous apporte trois niveaux d'âge : l'énumération dès 3 ans sans préciser d'actions particulières. Elle fait place à la description à partir de 7 ans et l'interprétation vers 12 ans. La formulation individuelle peut changer être accompagnée d'affect. Binet précisait que : « *L'organe fondamental de l'intelligence c'est le jugement, autrement dit le bon sens, le sens pratique, l'initiative, la faculté de s'adapter* ». L'adaptation est vraiment le mot clé de l'intelligence. Le discours sur l'intelligence a évolué depuis Binet, on parle maintenant davantage de créativité, de compréhension, d'imagination, de vitesse de réaction... Ces appellations définissent mieux les opérations qui les sous-

tendent. Binet avait constaté que certains enfants en difficulté scolaires faisaient preuve d'habileté et d'adresse motrice comparables aux enfants de leur âge. Ce qui lui a permis d'affirmer qu'ils n'étaient pas débiles. D'autres formes d'apprentissages plus manuels leur étaient plus favorables. Aujourd'hui nous savons à quel point l'inhibition et l'anxiété peuvent obérer les processus cognitifs et surtout leur usage dans un contexte d'échange relationnel. Binet fut un des promoteurs de la psychologie individuelle et de la nécessité d'avoir une mesure objective de l'intelligence. *« Mon test, dit-il, « n'est pas une machine qui donne notre poids imprimé sur un ticket comme une bascule de gare ».* Il ne néglige pas la part de la contingence, l'influence du contexte. *« L'échelle métrique « est un instrument qu'on ne doit pas mettre entre les mains d'un imbécile ».* Il s'inquiète du zèle de certains pédagogues qui posent comme idéal une école sur mesure, une école dont l'enseignement serait totalement individualisé. Il fustige les programmes scolaires. Il veut maintenir l'enseignement de la morale surtout depuis que l'école est devenue laïque. Binet constate : *« On parle sans cesse maintenant, des droits de l'enfant, des droits que possède sa conscience et l'on confond alors les méthodes de l'éducation avec son but même. Le but est de faire des hommes libres, mais la méthode ne peut pas consister à traiter l'enfant en homme libre, ni à faire appel à sa raison, quand il est encore à l'âge où il n'a pas de raison ».* C'est sur cette leçon aux éducateurs et aux enseignants qu'il achève son propos. L'intelligence naît dans les failles du possible que créent les interactions sociales. Mais le jeu du désir qui inspire les opérations cognitives demeure mystérieux. Nul ne sait faire d'un enfant un génie ou un déficient mental. On peut seulement constater les différences d'aptitudes à la verbalisation et aux formulations conceptuelles. Les exigences de la scolarité, comme le questionnement Socratique donnent-ils une meilleure audace aux esprits bridés dans les méandres secrets d'une histoire personnelle ?

### **3. L'intelligence, une transgression libidinale sublimée ? Que sait-on de sa formation paradoxale et inégalitaire ?**

#### **3.1 La construction commune des opérations cognitives :**

Nous connaissons de façon assez précise la psychogenèse des opérations intellectuelles. Le raisonnement conceptuel linéaire semble s'opposer à la reconnaissance syncrétique des formes (Piaget, 1937 - Nguyen-Xuan, Grumbach, 1988). Les deux processus sont définis comme « opératoire » et « figuratif ». Ils s'articulent dans une complémentarité où les indices et signaux sensoriels, essentiellement visuels et à degré moindre tactilo-kinesthésiques, sont organisés par des opérations intégrant d'abord des indices, des rapports topologiques, puis des relations et des propriétés reconnues comme pertinentes et invariantes. Cette « construction » aboutit à une modélisation évolutive. L'activité intentionnelle du sujet (George, 1990) transforme l'objet dans sa dimension représentative, d'abord par des régulations sensori-motrices, puis selon des anticipations motrices manipulatoires fondées sur des propriétés concrètes successivement reconnues. Enfin l'activité se formalise selon des hypothèses sur les transformations représentatives possibles de l'objet anticipées et envisagées de manière réversible

et selon des modalités variables. L'équilibration du modèle interne aux stimuli externes est entretenue par l'activité réelle ou virtuelle du sujet. Piaget décrit un premier niveau de « réactions circulaires » qui renforcent le modèle par une assimilation appliquée aux objets nouveaux et les tâtonnements accommodatifs correspondant aux changements d'objet ou de conditions qui demandent une modification de l'autorégulation homéostatique circulaire. A un stade de construction plus avancé des relations logico symboliques, l'assimilation se fait par usage des propriétés connues de l'objet. Ainsi l'espace, le nombre, le temps se structurent peu à peu, et s'assimilent selon les concepts linguistiques adaptés dans un usage intégré aux modèles syntaxiques. Les relations intersubjectives se construisent également dans leurs caractéristiques qui définissent les liens, mais également les connotations émotionnelles qui viennent peu à peu qualifier ces liens. L'état interne du sujet s'ajuste aux curiosités et aux contraintes qu'apporte l'environnement. Il se modifie sans cesse et s'enrichit avec des paliers d'organisation successifs correspondant à chaque niveau d'expérience stable. On retrouve dans ces organisations un palier empirique, une modélisation « opératoire » très liée à l'activité concrète, et enfin une projection hypothético déductive où l'activité devient un échange permanent entre modèles virtuels et applications expérimentales « quasi scientifiques ». Toutefois il faut observer que ces niveaux sont exercés selon un principe d'économie de l'effort cognitif qui fait utiliser d'abord les voies les plus directes. La réflexion demande une contrainte d'adaptation majorée par rapport aux ajustements empiriques et aux réponses opératoires acquises. L'attitude réflexive demande cette appropriation symbolique de la réalité où l'on doit différer l'engagement de l'action et les tentations de régler l'affaire ou de parer au plus pressé. L'élaboration cognitive n'est jamais « économique ». Elle est induite par l'environnement dans ses exigences ou ses modifications et une volonté intérieure de « mentalisation » de l'activité, des propriétés et des relations. La construction opératoire ne se fait pas sans souffrance initiatique. L'arrivée ou la disparition d'éléments (objet caché ou manquant) demande une accommodation des modèles internes qui conduit à de nouveaux équilibres « majorants » de l'activité cognitive intentionnelle. Dans les équilibres « économique », l'homéostasie l'emporte. Une compétence fonctionnelle « situationnelle » se conditionne sur les indices figuratifs et conserve les modèles qui pilotent les conduites. L'appareil psychique intègre des invariants de repérage qui vont donner au sujet une compétence locale suffisante adaptée si les conditions demeurent stables, ou si le sujet résiste au changement. Si le niveau d'excitation généré par l'environnement demeure au-dessous d'un seuil tolérable, les processus de conservation « d'invariances » prennent alors le pas sur les dynamiques de transformation. En fait, parvenus à l'âge adulte et en bonnes conditions de sécurité objective ou émotionnelle, les individus semblent peu susceptibles de modifier les référentiels de leurs conduites. Les milieux particulièrement changeants et hostiles paraissent déterminer à terme une meilleure plasticité. La diversité de l'expérience et de la communication génère des processus mentaux plus mobiles. A moins qu'elle n'ait renforcé les défenses du Moi dans une « fortification » autour de l'acquis entretenue par des stratégies

névrotiques ou perverses où « l'autre » devient à perpétuité partenaire comme notre meilleur ennemi ou notre jouet préféré.

### **3.2. Le support psycho-physiologique**

J. Piaget a montré il y a des décennies que le développement de l'intelligence adaptative nécessite des niveaux différents de régulation et d'action, conscients et inconscients, induits par les modifications des stimuli externes, mais également par le jeu de la tension émotionnelle qui induit l'attitude réflexive et la capacité de réflexion. La conjonction de la nécessité, du désir (et de la peur ?) mobilise l'ensemble des ressources neurologiques, hormonales et psychiques pour dépasser la situation perturbante. Nous sommes au-delà du pédagogique et des critères d'utilité fonctionnelle. Le milieu n'est jamais neutre. Il irrite tout système vivant qui se modifie pour construire une réponse de défense ou d'appropriation lui permettant d'échapper à la souffrance. La connaissance est cette réponse pragmatique, efficace, accommodative, puis logique et hypothétique qui vise à la survie, à la rééquilibration, mais également à la satisfaction. L'intelligence artificielle et les modèles comportementalistes définissent la compétence formelle « idéale » si prisée de nos organisations. Mais cette généralisation ne met pas en jeu ce sujet humain désirant toujours singulier dont l'activité cognitive se mobilise pour devenir "quelqu'un" pour "quelque chose" (Ricœur, 1990). L'apprentissage behavioriste trouve là ses limites. L'enseignement scolaire formalisé en toute sécurité dans une bienveillance idéale ne correspond jamais à l'apprentissage en situation réelle où le lien constamment ambivalent du sujet à l'objet fait sens particulier de manière incontournable. Il ne faut pas ici seulement cette « moyenne » qui satisfait l'enseignant. Dans les civilisations archaïques disparues, l'outil médiocre et la pratique désinvolte ou « suffisante » n'existaient pas. Les conduites adaptatives approximatives étaient fatales à l'individu et au groupe. L'adolescent voué à l'exactitude adulte sans faille était confronté aux rudes épreuves initiatiques qui le confrontaient au manque, à la solitude et à la souffrance et la découverte de l'ingéniosité. C'est à ce prix qu'il s'inscrivait dans le statut d'adulte qui lui donnait une identité et une appartenance dans la tribu. Socrate par ses questionnements amenait chacun à accoucher de l'exactitude des faits et des positions ainsi que du juste jugement logique et morale de son temps. La philosophie n'est pas une fantaisie de l'esprit mais est l'héritage d'une immémoriale nécessité.

Chacun doit découvrir son adaptation exacte à l'objet et à la coopération avec autrui. L'identité professionnelle et le sentiment d'appartenance liés aux « métiers » se construisent dans ce registre. Il faut ici une intense mobilisation psycho physiologique. Dans le domaine de la neurobiologie du cerveau d'Edelman, (1992) montre la construction de « cartes cognitives » individuelles qui retranscrivent et catégorisent « l'extérieur ». Les choix de cartes sont guidés par les valeurs résultant de l'évolution personnelle et du contexte culturel. Chaque époque inspire probablement des schémas différents. Des paliers phylogénétiques correspondent à des niveaux de représentation de la réalité qui

traduiraient une transformation « historique » des processus adaptatifs de notre espèce. Il serait passionnant que des recherches actuelles déterminent si les processus cognitifs de la génération Y induisent une meilleure créativité que la réflexivité intelligente de jadis, moins « assistée » face aux problématiques et exigeant une exploitation plus ingénieuse de moyens réduits. Pour Edelman, « l'incarnation » neurobiologique de l'environnement produit les conditions de la prise de conscience. Nous transformons nous dans nos capacités cognitives et relationnelles dans l'environnement post-moderne ? Quelle influence à l'immédiateté et l'universalité de l'information actuelle sur la création intelligente ?

Le biologiste Piaget avait bien montré comment certains gastéropodes helvètes, issus d'une même espèce, modifient la structure calcaire de leur coquille au fil des générations selon l'agitation des eaux de leur lac de résidence. La psychologie structuraliste des stades de l'intelligence de Piaget et la métapsychologie freudienne décrivant des modes successifs d'investissement libidinal, convergent dans l'hypothèse de l'ontogenèse et de la phylogenèse des processus de représentation et de pensée du sujet humain entre processus primaires affectifs inconscients et processus secondaires symboliques qui demeurent coexistent. Le corps intervient transitoirement comme outil d'expérience et support d'émotion dans la relation expérientielle au monde qui fournit les éléments de représentations conservant les modélisations successives de la réalité. Chacun s'implique dans l'assimilation relationnelle de l'objet ou de l'autre sujet. L'accommodation aux transformations de tout ce qui lui est extérieur le modifie. Dès la petite enfance, le sujet physique se constitue en entité active autonome en construisant une représentation symbolique du monde et en y inscrivant son histoire imaginaire. Si l'environnement le maintient excessivement en l'état d'objet aliéné et dépendant (Pinol-Douriez, 1984, bébé agi, bébé actif), cela générera certaines impossibilités et incapacités. Langage, postures et savoir-faire se construisent et deviennent signifiants d'une connaissance liée à une appropriation active du milieu physique et humain.

### 3.3. Transcender l'acquis

Le développement cognitif réclame l'activité du sujet portée par des intentions, des motivations et des significations internes, mais également par des sollicitations exigeantes, entraînant au-delà de la stricte nécessité de la tâche. Ainsi l'enfant mémorise souvent au lieu de reconstruire. Dès qu'il connaît le texte, il ne déchiffre plus. Transcender le « suffisant » demande un « reconstructions » informative et opérationnelle. Piaget nous rappelle la prise de conscience constructive que le sujet doit fournir pour son adaptation dans un milieu sans cesse mouvant. Il n'y a pas d'activité cognitive efficace sans une prise de conscience, anticipatrice et structurante qui ajuste la pensée, le geste et les stratégies aux états toujours transitoires de l'environnement et de la matière : « *La prise de conscience consiste à faire passer certains éléments d'un plan inférieur inconscient à un plan supérieur conscient (...) ces deux paliers ne sauraient être identiques, sinon il n'y aurait*

*pas de problème et le passage serait aisé, ce qui n'est pas le cas. La prise de conscience constitue donc une reconstruction sur le plan supérieur de ce qui est déjà organisé, mais d'une autre manière, sur le plan inférieur et les deux questions sont alors celle de l'utilité fonctionnelle de cette reconstruction et celle de sa procédure structurale. » « La prise de conscience se produit à l'occasion d'une désadaptation, car, lorsqu'une conduite est bien adaptée et fonctionne sans difficultés il n'y a pas de raison de chercher à en analyser consciemment les mécanismes. Or, si une action bien adaptée n'a pas besoin de prise de conscience, c'est qu'elle est dirigée par des régulations sensori-motrices suffisantes, qui peuvent alors s'automatiser. Au contraire, lorsqu'un réglage actif devient nécessaire, ce qui suppose des choix intentionnels entre deux ou plusieurs possibilités, il y a prise de conscience en fonction de ces besoins eux-mêmes » (1970).*

Les modèles d'apprentissage pourraient être programmés selon une logique informationnelle mais elle n'engagerait à aucune modification interne hors du désir participatif du sujet. Cette modélisation idéalisée ne saurait répondre aux variations imprévisibles de l'environnement. Le sujet demeure un exécutant. Tout imprévu pourra le désorienter. Modifié inconsciemment par la prise de conscience accommodative, il devient bien davantage maître de sa réponse et capable de la transférer et de la généraliser. Il devient peu à peu capable de résister à « *la force compulsive du signal direct* » qui génère un faible niveau d'élaboration cognitive. Nous avons noté lors d'une recherche l'intérêt de la privation transitoire d'informations visuelles dans la construction des relations spatiales chez l'enfant de quatre ans (Botet, 1981). La déficience mentale se caractérise par une persistance de l'adhésion à l'information perceptive visuelle immédiate au détriment des remaniements cognitifs virtuels et réversibles de l'activité représentative (O'Connor et Hermelin, 1966).

### **3.4. L'intelligence et la part de l'autre**

Il n'y a pas d'apprentissage solitaire. L'imitation immédiate, différée ou évoquée initie à cette décentration qui confère la plasticité. La logique conceptuelle dérive à sa source de l'analogique inspiré par un autre sujet inducteur. Marc Aurèle rattache dans ses propos chacune de ses qualités à un parent, un maître ou un prédécesseur. Cette altérité ouvre aux variations imposées aux schémas mentaux de l'individu, tirés de sa seule expérience ou de sa réflexion isolée. L'autre est un facteur d'accommodation dans un processus d'apprentissage, il n'est jamais constant et induit des changements d'ordre émotionnel et pragmatique. Accommoder à un modèle humain apporte un facteur de pertinence que n'ont pas les modèles théoriques. Cela demande des « mises en intelligence » créatives. Un enjeu commun modifie les choix au-delà de l'efficacité personnelle immédiate. Un espace symbolique de « culture » se construit dans l'intersubjectivité. J.S. Bruner, (1983), psychologue américain, s'est intéressé à la médiation de l'apprentissage par le tutorat adulte et au passage de la communication pré linguistique à la communication linguistique chez les jeunes enfants. Le symbolique préexiste dans le bain social et le recours aux rééquilibrations internes autonomes est sans doute moins important que ce que le pensait Piaget. Il n'est pas inné non plus comme le linguiste Chomsky le disait

des structures du langage. Les modèles humains se fondent sur les bases analogiques en parole et en acte qui établissent et perfectionnent l'activité cognitive. Parler et échanger devient peu à peu capacité anticipatrice et projective dans une énonciation partagée interactive. Un milieu humain tolérant, stimulant et permissif suscite probablement des processus cognitifs plus audacieux dans l'hypothèse et davantage susceptibles de révision. Il importe que le milieu apporte contradictoirement cette tolérance à l'erreur et cette exigence d'évolution qui donne le goût des révisions. L'influence de certains corps professoraux issus de congrégations cultivant autant le doute que le dogmatisme produisit d'heureux effets sur la pensée au Siècle des Lumières. Nous échappons avec les projections identificatoires au strict champ de la rationalité. L'intelligence demeure transférentielle et émotionnelle. Au travers de l'intelligence, la raison s'adresse à cet autre, témoin et complice. Le transfert en psychanalyse est le prototype de l'intersubjectivité constructive par et pour l'autre « supposé savoir ». On percevra en filigrane de toute énonciation les imagos parentales sous la trame cognitive. Le but lui-même de toute action est destiné à étonner un Père et à séduire une Mère. On peut ainsi être mis en demeure de devenir surdoué. Dans l'incertitude permanente d'être aimé et reconnu, il convient de dépasser ses limites. Œdipe avant même de vivre son destin ne craignait plus les énigmes du sphinx. L'intelligence croît ainsi dans l'irrésolution œdipienne. Elle devient l'acte sublimé qui détourne l'interdit incestueux. Les Dieux (qui ne sont pas dupes) peuvent même nous exclure de leurs paradis pour cette perte d'innocence qui nous rend même leurs rivaux ce qui voua Prométhée à être enchaîné pour avoir volé ce feu qu'il donna aux hommes. On perçoit que dans le processus cognitif transgressif il ne s'agit plus vraiment de l'efficacité dans la tâche, mais du désir d'assomption du sujet comme sujet du désir de l'Autre universel. L'intelligence et la culture appellent l'intelligence et la culture. On conçoit l'élitisme pessimiste de Socrate et de Paul Valéry (Regards sur le monde actuel).

Les sources de l'intelligence sont bien amont de la prise de conscience et de l'activité intentionnelle. Le désir et l'angoisse, entre inconscient et préconscient, ont fait jadis une première alliance déterminant les processus cognitifs chez l'enfant découvrant la sexualité et la mort. Il y a là nécessité d'une connaissance audacieuse quelque peu rassurante propre à notre espèce toujours confrontée à ses propres limites. Penser donne sens au réel et permet de dépasser les péripéties douloureuses de la situation qui deviennent contingentes. Peu importe en fait l'efficacité et même le résultat. Le moyen cognitif lui-même dans sa transcendance modifie et supporte le sujet du désir en validant son existence. Il induit la prise de nouveaux indices pertinents et une nouvelle organisation séquencée de l'activité en vue d'un résultat nouveau recherché et imaginé. La désadaptation pousse également à la création et à l'entretien de liens opportuns nouveaux. La dynamique pulsionnelle se met au service du Moi conscient pour créer une nouvelle organisation de l'activité destinée à la conquête de l'objet perdu ou caché du désir. La pulsion désirante inconsciente dans sa quête s'allie à la signification cognitive consciente. On peut percevoir là un parallélisme occulte

entre ce qui nous nous fait « tomber amoureux » dans la surestimation de l'objet et ce qui nous fait en découvrir de nouvelles propriétés. L'intelligence crée sans cesse le chapitre amoureux suivant. L'objet de l'intelligence est celui du désir. La rationalité peut certes apporter son étayage, mais hors du choix pulsionnel d'objet, l'activité cognitive demeure un formalisme vide. On traverse ainsi les pires océans et on maîtrise l'atome. Le désir nous mène aux antipodes de l'angoisse de cette fin toujours promise. Le savoir lui-même est prétexte. Le sujet se sublime en ce sujet de la connaissance qui découvre de nouveaux possibles sur de nouvelles voies. L'autoconservation matérielle là et maintenant devient moins urgente. Le besoin lui-même et la souffrance peuvent se différer.

Dans le texte : « Pour introduire le narcissisme », Freud (1914) souligne comment la libido entraînée au retour au Moi par l'impossibilité ou l'impuissance détermine une réorientation de l'excitation. Freud cite Heine : « *C'est bien la maladie qui fut l'ultime fond de toute la poussée créatrice : en créant je pouvais guérir, en créant je trouvais la santé* ». L'adulte en peine de réussite dans ses investissements libidinaux, retrouve avec la sublimation cognitive et l'objet amoureux, même virtuel, une voie qui lui permet d'échapper à l'angoisse et à la maladie. Freud nous dit : « ... à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer, par suite de frustration. » Le sujet cumule sans cesse des connaissances au niveau préconscient ; la pulsion les actualise et les fait jouer dans une création. Le sujet n'est jamais le même au fil des opérations intimes de transformation du faire et de l'être dans cette tentative d'adaptation. Il réorganise ses pratiques et ses souvenirs au fil de nouveaux états et de nouveaux partenaires facilitants ou opposants. Chacun « historicise » son parcours qui lui fait référence et support dans une métaphore de lui-même qui supporte son identité et ses appartenances. Peu important la perte et le déclin si l'on sait se raconter. L'intelligence c'est cette trace incessante qui nous porte à l'approche de la mort. Il est certain que l'homme s'éteint, mais l'esprit demeure. Il suffit de s'instaurer héros de sa propre histoire. Peu importants les moyens : le suicide lui-même en fait partie. C'est bien pour cela que nous cultivons les arts, le récit et la littérature. La science, si objective qu'elle se veuille, ne sait conserver ni la trace, ni l'esprit. Seules les valeurs intellectuelles et esthétiques produites se transmettent et assurent une pérennité. La vertu constituait jadis un héritage qui faisait valeur. Quelle projection de soi dans l'éternité sait-on créer aujourd'hui ? Accompagner le deuil d'un ami intelligent le rend indubitablement moins mort.

#### **4. Courage, intelligence, compétence et transformation de soi**

On peut résister aux pires interactions avec les situations et les partenaires. La pensée s'aventure toujours sur un chemin hasardeux plein d'embûches et d'épreuves pour s'informer, se remettre en question et inventer de nouvelles conduites sur de nouvelles références. Lacan opposait routine et invention dans cette dynamique subjective où chacun s'enrichit des trouvailles de l'esprit. Mais il n'y a pas de transformation profonde sans objet d'amour. La leçon Socratique du questionnement maïeutique nous enseigne qu'il convient de s'affirmer, de se

qualifier, mais aussi de se dépasser et de se faire reconnaître par le désir universel de l'Autre au-delà du manque mortel qui nous constitue. Franchissant les alignements conformistes et rassurants de la compétence, l'intelligence est en toute circonstance une prise de risque décisive. Cependant les gains ne sont en aucune façon garantis, même de manière différée. On éveille la défiance d'autrui comme lorsqu'on se vante d'être amoureux ou intelligent auprès de ceux qui ne le seraient pas. La jalousie est de règle dans ce domaine. On ne quête l'avis ou la présence intelligente d'autrui que dans les conditions extrêmes. C'est seulement quand la norme perd ses vertus que les regards se tournent vers ceux qui ont apparemment la meilleure audace de pensée. Aucune intelligence artificielle ne saura être prothétique du courage de l'intelligence humaine incarnée. Survivre, aimer et organiser ne fondent pas une science généralisable et modélisable. La psychanalyse nous a révélé cette part inconsciente où naissent les processus cognitifs aussi bien qu'affectifs. Ils sont singuliers et induits de sujet à sujet dans cette osmose qui lie les êtres sociaux. Nul n'est astreint à penser. Chacun peut rester dans l'abstention, l'apathie, le repli sur soi, la réflexion stérile qui n'engage pas à l'action. L'extinction du désir dispense de toute transformation interne. Dans nos sociétés l'aide à l'individu désadapté fait partie des logiques organisationnelles de compensations, voire de colmatage. Faire preuve d'intelligence ? A quoi bon. Le statut d'objet social apporte un bien être rassurant à l'assisté et à l'assistant.

Notre structure cognitive ne dépend que de l'action adaptative permanente entre activité et connaissance. Dans les définitions actuelles de l'intelligence il faut citer le constructivisme ontogénétique envisagé par J. Stewart (1993) ou le concept de « l'énaction » que propose F. Varela (1993). Piaget nous donnait déjà les sources de ces approches (Adaptation vitale et psychologie de l'intelligence : phénocopie et sélection organique, 1974, Hermann) : « *Toute l'évolution biologique et avec elle celle des fonctions cognitives qui en procède, d'abord dominée par les nécessités permanentes d'un équilibre entre l'organisme et le milieu extérieur (ou entre le sujet et les objets), se caractérise par une autonomie croissante du sujet ou de l'organisme en leur auto organisation, donc par une équilibration de plus en plus intériorisée, et, à cet égard, le remplacement des processus exogènes par des mécanismes endogènes, dont témoignent les phénocopies ainsi que tout le développement cognitif...* » L'intelligence c'est l'intériorisation de la variabilité infinie des phénomènes et des espèces. En nous transformant nous transformons radicalement le monde. Une citation de Bachelard nous rapproche du centre de notre questionnement : « *On n'explique pas la pensée en faisant l'inventaire de ses acquisitions. Une force la parcourt, dont il faut rendre compte* » (Essai sur la connaissance approchée, 1928). Dans cet intime de chacun les manifestations d'intelligence demeurent réponses à un manque qui est autant manque d'amour que de savoir. Cette émergence est transgressive et fragile. Elle franchit les barrières cognitives des acquis structurés conditionnés en compétences. Elle franchit également les barrières sociales de la norme. Elle est la force de l'espèce humaine vulnérable qui s'aventure sans cesse dans l'indéterminé face à son redoutable destin toujours annoncé mais jamais assumé que Freud nous signifiait dans *Malaise dans la*

*civilisation*. Le nommable gagne ainsi peu à peu sur l'innommable. Jusqu'à quel point ? Que faisons-nous des ressources de notre pensée au-delà des tracas de nos désordres « ménagers » quotidiens ?

Le discours politique, économique, voire même scientifique pétille peu aujourd'hui. Sans les humoristes, notre société serait encombrée d'objets tyranniques devenus nécessaires et de communication cacophonique. Chacun serait livré à sa solitude pulsionnelle face aux interdits et aux impossibilités d'une pseudo perfection opérationnelle et morale bien plus surnoise sans doute que les anciens interdits des maîtres. Freud (2004) indiquait : « *Nous n'avons pas d'autre moyens pour dominer nos pulsions que notre intelligence* », mais il ajoutait sur l'autre versant : « *Comment peut-on attendre de personnes qui se trouvent sous la domination d'interdits de penser qu'ils accèdent à l'idéal psychologique, au primat de l'intelligence ?* ». Le socialement correct, qui fit condamner démocratiquement le trop intelligent Socrate par les Athéniens, est peut-être encore plus redoutable dans nos organisations d'aujourd'hui. La pratique de l'intelligence est une prise de risque qui exclut l'individu de l'opinion commune qui n'attend que la compétence ordinaire. Cet isolement demande un vrai courage. Pourtant tout progrès à ici sa source. L'intelligence diffère la prompte satisfaction du résultat pour une improbable quête de meilleurs moyens. Cela ne s'épuise pas. L'activité cognitive s'approprie ainsi intimement tout phénomène et le démultiplie. Elle décentre de l'acquis dans l'usage réflexif du temps et de l'espace qui anticipe l'usage. L'outil adéquat vient finalement là nous dit Bergson. Au cours des millénaires, l'épieu, la corde, le levier et la roue vinrent outiller l'insuffisance du corps. Avec le cheval et le taureau on se fit centaure ou minotaure. Du feu à l'électron et jusqu'à l'atome, la matière dut livrer son énergie. Vinrent également là l'écriture, l'art et la musique. L'intelligence n'est jamais loin de l'émotion. Elle aime le beau.

L'intelligence est-elle définissable en termes scientifiques ? Elle demeure ce sel de l'activité humaine qui dépasse le nécessaire et l'intentionnalité. Nietzsche nous livre une clef : « *Parmi toute la variété de l'intelligence découvertes jusqu'à présent, l'instinct est de toute la plus intelligente.* » La parole intelligente et les associations libres de l'analysant relèvent sans doute de ce registre-là. Freud demandait essentiellement d'arrêter de raisonner. La psychanalyse dénoue ce qui se fige d'irréremédiablement douloureux par l'absence d'issue imaginaire dans la définition matérialiste. Lorsque le jeu du désir peut reprendre l'intelligence se démarque de l'ordre de la raison et parfois même de l'éthique. Talleyrand disait en fin connaisseur qu'avoir trop raison donne finalement toujours tort. Lors d'une réunion cruciale d'une lourde organisation en crise on traquait la compétence urgente chez des personnes certifiées avec des ressources éprouvées. Il fallait secourir l'édifice. Il faut ici parler de soi. J'étais là en consultant externe. J'eus le mauvais goût de dire : « *J'ai bien peur qu'il ne faille être intelligent tout le temps...* ». Il se fit un silence crispé. Je notai d'un coup d'œil rapide quelques sourires furtifs. Tout espoir n'était pas perdu. Dans notre monde bardé de dispositifs technologiques, sociaux et médicaux nous demandons sans cesse l'impossible en toute bonne foi. L'objet

foisonne dans toutes ses promesses virtuelles qui semblent entretenir le désir. L'exercice d'accepter le manque et la perte devient improbable. Mais le réel du fugitif et du périssable pointe toujours malgré l'apparente meilleure satisfaction des besoins. Le temps libre nouveau est rarement celui du bonheur, nous préférons généralement être victimes, persécutés et revendicatifs. Le patrimoine et la position sociale apparente apportent davantage de satisfaction que l'attitude réflexive qui pousse à l'intelligence, avec cette part libre d'humour et de tolérance qui rend acceptable l'imperfection et l'incomplétude. Les processus cognitifs sont peu stimulés dans un monde qui entretient l'illusion de l'abondance et du droit égalitaire. L'intelligence est plutôt aujourd'hui le recours des pauvres, des solitaires et des aventuriers.

## Conclusion

Terminons par une histoire de fou qui peut faire parabole :

*« L'automobiliste pressé avait crevé devant les grilles de l'hôpital Psychiatrique. Il démontra scrupuleusement sa roue en rangeant les boulons dans l'enjoliveur. Un fou observait attentivement cela. D'un mouvement malencontreux notre homme renversa l'enjoliveur et les quatre boulons roulèrent dans la bouche d'égoût... L'automobiliste mobilisa ses meilleurs jurons et désespéra. Le fou l'interpella :*

- *Prenez un boulon à chacune des trois autres roues !* Interloqué l'homme s'exclama :
- *Mais que faites-vous là-dedans !*
- *Je suis fou, mais ça ne m'empêche pas d'être intelligent.*

*Cela lui donnait dans son internement un degré de liberté que n'avait pas l'automobiliste. »*

Être intelligent dans les organisations ? C'est peut-être cette part de folie où l'esprit et le corps se libèrent des formalismes et des contingences et de tous les pièges inconscients défensifs tendus au Moi que nous enseigne la métapsychologie freudienne. Mais l'élaboration mentale - dont les émergences intelligentes font partie - épuise-t-elle vraiment l'excitation pulsionnelle originelle ? Lorsque l'appareil psychique est débordé par le rappel inconscient d'anciens traumatismes ou les contradictions de l'information actuelle sans possibilité de réponse comportementale, il demeurerait seulement la voie de la somatisation que les travaux de Pierre Marty au sein de l'Institut de Psychosomatique rattachaient à la théorisation psychanalytique. Plus récemment Jean Benjamin Stora rend la maladie déclarée et la douleur physique et/ou psychique à la médecine et aux neurosciences, sans renier la participation des « dysfonctionnements » de l'appareil psychique décrits par la modélisation freudienne. Avant l'état de malade reconnu qu'avouerait le sujet (dans le désarroi psychique le déni précède la consultation...), la « division du Moi », soulignée par Freud (1938) au terme de sa vie, articule habilement compromis et déni face aux tensions adaptatives internes et externes. Elle ouvre parfois pour certains la voie sémantique et représentative d'évacuation des tensions structurelles de l'état humain qu'est l'intelligence en alternative audacieuse aux symptômes comportementaux et somatiques qui se structurent peu à peu. Le mot d'esprit joue sans doute le même rôle. Si elle vient à propos et s'entend quelque peu dans

le lieu de l'énonciation, c'est une voie royale. J.B. Stora la décrit ainsi : « *L'intelligence est dans de très nombreux cas un moyen défensif de court-circuit de l'appareil mental et de défense contre les manifestations pulsionnelles de l'inconscient* ». Ce court-circuit là nous permet - avec l'aide du langage - d'accéder à l'universel des constructions de l'esprit au-delà de soi. Les organisations reconnaissent-elles le bon usage de tels courts circuits « transgressifs » de l'ordre normatif du moment par leurs agents ? Le sujet lui-même sait-il se prêter à ces temps de rupture qui débordent ses compétences et même son intention ? Il faut se poser ici la question de la liberté du sujet centrale pour la psychanalyse.

### **Bibliographie**

- BACHELARD G., 1928 : Essai sur la connaissance approchée, Paris, VRIN.
- BERGSON H., : 1918, L'évolution créatrice (1907), ALCAN.
- BRUNER J.S., 1983 : Savoir dire, savoir-faire : le développement de l'enfant, Paris, PUF.
- BINET A., SIMON T., (1905) *À propos de la mesure de l'intelligence, L'année psychologique.*
- BINET A., SIMON T., (1908). *Le développement de l'intelligence chez l'enfant, L'année psychologique.*
- BINET A., VANEY V., (1910). « *La mesure du degré d'instruction d'après des recherches nouvelles* » (avec V. Vaney). *Bulletin de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, no 66.*
- BINET A., SIMON T., (1911). *La mesure du développement de l'intelligence chez les enfants. Bulletin de la Société libre pour l'étude psychologique de l'enfant, no double*
- BINET A., (1911). Les idées modernes sur les enfants, Paris, Flammarion. Réédité en 1973 avec une préface de Jean Piaget.
- BOTET G., 1981 : Etude du rôle et des caractéristiques des transpositions intermodales dans un apprentissage de relations spatiales, Université de Provence
- EDELMAN G.M, 1992 : Biologie de la conscience, Paris, Ed. O.Jacob.
- FREUD S., 2004 : L'avenir d'une illusion (1927), PUF, Paris.
- FREUD S., 2005 : Pour introduire le narcissisme, in La Vie Sexuelle, PUF, Paris.
- FREUD S., 1940 : Le clivage du moi dans le processus de défense, Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse, Imago, 241-244.GW.XVII.
- GEORGE C., 1983 : Apprendre par l'action, Paris, PUF.
- LACAN J., 1938 : L'Encyclopédie Française, Tome VII, La vie Mentale.
- LACAN J., 1980 : Le séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud, Seuil, Paris.
- MARTY P., 2004 : La psychosomatique de l'adulte, Que sais-je, PUF.
- MORIN E., 1986 : La connaissance de la connaissance : anthropologie de la connaissance, Paris, Seuil.
- NGUYEN-XUAN A., 1990 : "Conscience, prise de conscience et métacognition", in *Traité de Psychologie Cognitive* 2, pp. 208-216.
- NGUYEN-XUAN A., GRUMBACH A., 1988 : "Modèles informatiques de processus d'acquisition", in *Psychologie Cognitive : modèles et méthodes*, Grenoble, PUG.

- O'CONNOR N., HERMELIN B., 1966 : Le langage et la pensée dans la déficience mentale profonde, Gautier Villars, Paris.
- PIAGET J., 1974 : Adaptation vitale et psychologie de l'intelligence : phénocopie et sélection organique, Herman.
- PIAGET J., 1937 : La construction du réel chez l'enfant, Genève, Delachaux Niestlé.
- PIAGET J., 1971 : "Inconscient cognitif et inconscient affectif", Conference at the American Psychoanalytic Association, 28th dec. 1970, Raison Présente, n° 19, juillet-août-septembre.
- PIAGET J., 1975 : L'équilibration des structures cognitives, PUF, Paris
- PINOL DOURIEZ M., 1984, bébé agi, bébé actif, PUF, Paris
- RICOEUR P., 1990 : "Entre herméneutique et sémiotique", Nouveaux Actes Sémiotiques, Publications Universitaires de Limoges, n° 7.
- STORA J.B., 2010, Le Stress, Que sais-je, PUF.
- STEWART J., 1993, Au-delà de l'inné et de l'acquis, Intellectica 151-174.
- VALERY P., 1945, Regards sur le monde actuel, Gallimard, Paris.
- VARELA F., THOMSON E., ROSCH E., 1993 : L'inscription corporelle de l'esprit : Sciences cognitives et expérience humaine, Paris, Seuil.
- VYGOTSKY L.S., 1985 : Pensée et langage (1933), Paris, Messidor/Ed. Sociales.
- WALLON H., 1942, De l'acte à la pensée, Flammarion.